

## Nous ont quittés

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83222ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2016). Nous ont quittés. *Lettres québécoises*, (163), 63–63.

**Renée Legris**  
(1936-2016)

Madame Renée Legris, essayiste et critique littéraire, est décédée le 3 avril dernier. Elle était l'épouse de Pierre C. Pagé avec qui elle a réalisé une vaste recherche sur la littérature radiophonique et télévisuelle au Québec, dont tous deux ont tiré de remarquables ouvrages de référence.



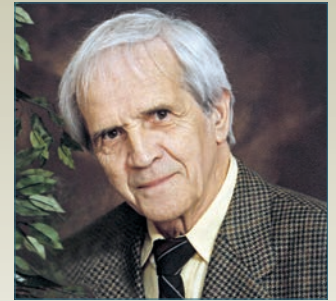
**Marcel Dubé**  
(1930-2016)

C'est avec tristesse et émotion que j'ai appris le décès de l'écrivain Marcel Dubé survenu le 7 avril dernier. Son théâtre, sur scène et à la télévision, a nourri

mon imaginaire de l'enfance à l'adolescence et au-delà. Il m'a fait connaître la société québécoise d'alors. Le monde de Marcel Dubé m'a aussi fait découvrir certains de nos plus grands comédiens et comédiennes. Le regretté Jean Duceppe, que j'ai côtoyé au Théâtre des Prairies,

m'a encouragé à consacrer mon mémoire de maîtrise à l'œuvre de Dubé : il avait mille fois raison. Puis, j'ai régulièrement rendu visite au dramaturge, à l'Hôtel-Dieu, où il soignait la maladie de Crohn. Il gardait sa vivacité d'esprit et son regard perçant sur la société devenue québécoise grâce à lui, à d'autres écrivains et à quelques politiciens. Un jour de 1987, je me suis retrouvé, quelques minutes, entre Marcel Dubé et René Lévesque. Je leur ai alors demandé s'ils mesureraient l'influence que tous deux avaient sur toute une génération. En guise de réponse, les deux hommes ont esquissé un sourire timide. Merci, Marcel, je ne t'oublierai pas ni ton immense œuvre dramatique. (J.-F. C.)

**Jean-Claude Dupont**  
(1934-2016)



L'ethnologue et auteur Jean-Claude Dupont s'est éteint à l'âge de 82 ans. M. Dupont est l'auteur de nombreux volumes sur les légendes de différentes régions de l'Amérique française qui ont été publiés depuis les années 1980.

## World Trade Center : 15 ans après...

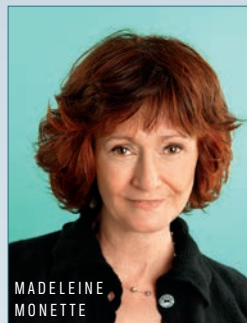
Je n'ai pas oublié. J'étais à mon bureau de *Lettres québécoises*, rue Saint-Hubert près d'Ontario. Mon fils Alexandre me téléphone. Il n'habite pas loin. Il m'annonce la nouvelle du World Trade Center. Je me précipite chez lui. Voyant ces horribles images, je ne cesse de répéter qu'une guerre mondiale aura lieu. Le monde entier est stupéfié.

Ce que l'on sait moins, c'est ce qu'ont vécu les gens qui étaient sur place et qui devaient poursuivre leur quotidien avec ce trou béant et horrible devant leurs yeux. Madeleine Monette, gagnante du prix Robert-Cliche en 1980 avec *Le double suspect*, vit à New York où, du reste, elle a terminé la rédaction de ce roman. C'est donc une New-Yorkaise depuis plus de trente-cinq ans.

Elle a vécu sur le terrain, comme on dit, cette tragique attaque contre le symbole du monde occidental, et c'est là l'intérêt de son recueil intitulé *Ciel à outrances* (Hexagone, 2013). Si le point de vue de Madeleine Monette à New York n'est pas unique, du moins est-il exceptionnel pour nous, Québécois, qui bénéficions d'un témoin nôtre sur le terrain au moment de l'écrasement des deux tours.

[...] *rien ne tient / plus dans la peau quand on a vu / ce qu'on a vu, quand on sait, / vérités de tasse renversée, / d'océan vidé, béance brutale* (p. 11)

Dans ce recueil, c'est moins la « béance brutale » qui nous happe – on l'a vue et



la veuve le vive esseulée. Et le directeur du salon funéraire qui lui dit, sans doute sans trop y croire :

*Courage ! n'annulez pas / [...] allons ! les proches / viendront, la cérémonie / sera votre plus beau geste* (p. 21)

Bien sûr, Madeleine Monette, dont l'écriture est de toute beauté, à la fois simple et sertie de très belles images, ne manque pas de décrire la « descente dans un noir épais / et boueux d'entrailles » (p. 11) pour fuir ces tours monstrueuses qui s'écrouleront peu après dans un immense nuage de poussière, mais cela n'empêche pas les inconnus d'avoir aussi droit à leur souffrance intime, même si personne ne pense à eux. C'est cette opposition entre l'intime et le spectaculaire qui constitue les deux pôles attractifs de ce recueil. Madeleine voit, mais elle regarde aussi ceux qui sont soudain devenus invisibles.

Comment ne pas être ému devant cette femme enceinte qui doit se rendre à l'hôpital dans le brouhaha assourdissant des sirènes et des cris ? Et le chauffeur de taxi qui lance à l'explorée pendant qu'elle est crispée de « peur, pour son corps / qui ne sait pas enfanter » (p. 34) :

revue ! – que la tasse renversée. Nous entrons dans l'intime. Et c'est l'intérêt de ce recueil.

Il y a cette femme dont le mari est mort subitement dans son salon, et la peur que, ce drame,

la veuve le vive esseulée. Et le directeur du salon funéraire qui lui dit, sans doute sans trop y croire :

*Courage ! n'annulez pas / [...] allons ! les proches / viendront, la cérémonie / sera votre plus beau geste* (p. 21)

Bien sûr, Madeleine Monette, dont l'écriture est de toute beauté, à la fois simple et sertie de très belles images, ne manque pas de décrire la « descente dans un noir épais / et boueux d'entrailles » (p. 11) pour fuir ces tours monstrueuses qui s'écrouleront peu après dans un immense nuage de poussière, mais cela n'empêche pas les inconnus d'avoir aussi droit à leur souffrance intime, même si personne ne pense à eux. C'est cette opposition entre l'intime et le spectaculaire qui constitue les deux pôles attractifs de ce recueil. Madeleine voit, mais elle regarde aussi ceux qui sont soudain devenus invisibles.

Comment ne pas être ému devant cette femme enceinte qui doit se rendre à l'hôpital dans le brouhaha assourdissant des sirènes et des cris ? Et le chauffeur de taxi qui lance à l'explorée pendant qu'elle est crispée de « peur, pour son corps / qui ne sait pas enfanter » (p. 34) :

## INFOCAPSULE

[...] *tenez bon ! / vous accoucherez comme / on le fait ici, sur des draps / blancs, parole d'Azize !* (p. 32)

Et ces pensées de la future maman : [...] *on la repoussera / dans un coin, premiers secours / obligent ! boyaux répandus, / faces arrachées des grands brûlés, / on veillera au plus pressé* (p. 35)

Et lorsque la future maman regarde ceux qui ont péri, elle le fait avec la même humanité : *dix ans plus tôt, il a enjambé / des cadavres sablonneux, / un océan, pour venir taper ici / des chiffres sans joie ni poids, / longs rubans comptables* (p. 49). Ce thème de l'émigré revient un peu plus loin, au sujet d'une fille dont « ses jeunes parents à fond de cale, / clandestins venus lui donner la vie / et les États-Unis » (p. 59). Ceux-là font partie de la cohorte qui a rêvé de richesses et qui se retrouve parmi la masse qui n'a pas trouvé la fortune tant souhaitée...

Vers la fin, c'est le monde de l'apocalypse qui revient en force. Une description qui ne laisse pas de répit et puis réapparaît une autre immigrée, Eugenia Svoboda, qui doit s'appeler *Genna*, « *c'est plus court / et familier* » (p. 78), ce sentiment, donc, que tous ne peuvent pas être de véritables Américains. Il faudra attendre une ou deux générations. En somme, le bonheur est rarement à la portée de la main.

Ainsi, le constat qui se dégage de ce recueil, c'est que la solitude est l'apanage des uns et des autres et sans doute aussi l'idée que le bonheur est rarement au rendez-vous, encore moins quand deux avions défoncent les deux tours du World Trade Center. Rien n'est parfait en ce bas monde, mais cela n'empêche pas qu'on puisse écrire de belles pages sur un innommable désastre...